

Habiter la Terre

1 – Habiter

- **Le mot :** *habiter*, du latin *habere*, avoir, qui a donné *habitare*, habiter

Habiter c'est tenir, avoir dans les bras, ou encore retenir, garder, conserver, ça a donné le mot *habile* : celui qui tient bien ; *habit* : la « tenue » qui tient le corps ; *habitude* : qui tient dans le temps.

La racine du mot habiter nous renvoie à ce que c'est que vivre : vivre c'est tenir

Pour tenir nous devons entretenir un espace vital, un espace qui peut nous abriter. Nous devons aussi nous entretenir, nous soigner, nous protéger mais nous avons aussi à nous entretenir avec les autres parce que nous habitons aussi le langage, une culture ... Tenir ensemble : nous sommes solidaires de fait. On ne peut vivre qu'avec et au milieu des autres

Entretenir renvoie aussi à la culture du sol, et à l'entretien d'une culture, d'un espace agréable, beau.

Mais pour tenir il ne suffit pas d'aménager mais aussi de ménager : Ménager la Terre, les autres, se ménager soi-même. C'est ainsi qu'aujourd'hui habiter sur la terre avec d'autres, est devenu une préoccupation majeure. Est-ce que la Terre va rester habitable ? Comment l'habiter ensemble de la meilleure manière possible ?

Habiter n'est pas une activité particulière. Habiter nous renvoie aux conditions même de notre vie, renvoie à l'ensemble des activités humaines, être présent au monde, aux autres humains, aux vivants non humains. Aux êtres « différents », les esprits, les lieux, nos ancêtres ... mais aussi s'habiter à soi-même !



- **Quelques-unes de nos habitations,** les lieux où nous nous tenons

Notre première maison : Notre première maison c'est notre mère. Toute naissance est un passage d'un dedans à un dehors. Tout de suite trouver un abri ; Le 1^{er} abri c'est le vêtement (l'habit !) qui protège, donne la chaleur.

La maison, le chez soi, le logement :

C'était d'abord le foyer, le feu, lieu chaleureux. Les premières maisons se sont construites autour du feu, du foyer. Le feu, une spécificité humaine pour se protéger des prédateurs, cuisiner, se rassembler. Le feu fait de la maison un lieu chaleureux.

La maison, le chez soi, une coquille protectrice, lieu pour s'isoler, se retirer, avoir une vie privée, un lieu pour s'habiter soi-même (les gens qui vivent dans la rue n'ont pas ce lieu d'intimité, c'est aussi le drame d'un certain nombre d'habitations précaires, c'est une marque de la pauvreté). C'est aussi un lieu protecteur contre les agressions extérieures.

Le logement : un lieu rangé qui satisfait aux besoins essentiels ; le logement s'oppose au chaos, au désordre. On ne peut pas habiter le monde dans le désordre. C'est le refuge de nos tristesses, le lieu des petits bonheurs, un lieu où on engrange des forces ; le lieu de

l'hospitalité ; lieu de célébration, de lien : habiter avec d'autres ; lieu où l'on fait société. Un lieu éducatif où un enfant engrange dans sa mémoire des morceaux de savoir, des habitudes, des signes, qui vont ensuite orienter ses désirs, ses choix, ses manières de gérer ses peurs.

La maison est d'abord un lieu de lien, de circulation où se croisent des gens, des générations, des idées, des objets ...

Le domicile (domus) : domicile mais aussi lieu du maître ou de la maîtresse de maison (*dominus*) ; qui nous protège du chaos ; lieu de la règle, on n'y fait pas n'importe quoi. Le domicile a une adresse, une reconnaissance juridique ; c'est un endroit limité, clos ; il nous révèle, dit nos ancrages : dans un sol, un territoire, une culture, un pays. Le domicile est aussi un langage. Il nous révèle aux gens de l'extérieur. Il raconte la vie que l'on y mène, nos goûts, nos personnalités, notre niveau de vie. Il raconte une histoire par les traces de mémoire qui y sont contenues.

Un collectif humain : Nous n'habitons pas que des espaces géographiques. Aussi des relations, des réseaux, une famille, un village, un pays, l'humanité ... Le mot foyer le dit très bien : c'est un centre rayonnant à partir duquel nous nous entretenons avec d'autres. Aujourd'hui, avec les technologies de la communication c'est le monde entier qui entre de plus en plus dans nos lieux privés.

La question se pose alors des périmètres de nos relations, donc de notre hospitalité. Il y a les proches avec qui l'on parle et à qui l'on ouvre notre maison et il y a les lointains, les étrangers, qui sont hors de nos échanges (ou avec qui nous ne voulons pas échanger). Nous

pouvons aussi limiter le périmètre de nos entretiens sur un cercle réduit. Il y a des maisons qui sont des forteresses.

Le Monde, la Terre : Nous habitons la Terre, le cosmos ; naître c'est être « mis au monde », être appelé à avoir part au monde. Habiter : ne serait-ce pas un art de s'accorder au monde, de s'enraciner, de s'insérer? On commence par bénéficier de l'hospitalité de la terre, être accueilli par la Terre. C'est pourquoi nous nous nommons « humains » (de *humus*, la terre). La terre nous précède et nous survivra. Nous ne sommes que des locataires de passage. Durant notre séjour sur la terre notre effort consiste à l'aménager pour en faire notre demeure, c'est-à-dire à la rendre « domiciliable », à l'ordonner avec intelligence. On est toujours au premier moment de la création. Il nous faut toujours sortir du chaos.



En Conclusion : Un des paradoxes humains : Habiter c'est appartenir à un lieu donné et pourtant ce n'est pas suffisant. Nous rêvons

d'un autre lieu, une autre cité, un autre chemin. Une façon d'habiter le futur, envisager des utopies, forger des espérances, comme si l'enracinement ne suffisait pas à nous combler.

Nous sommes à demeure dans le monde mais nous restons en route !

2 – Evolutions dans le mode d'habiter

Le mode nomade d'habiter, la piste, l'hospitalité

Pour les chasseurs, cueilleurs, nomades le lieu habité est un chemin, une piste. Une façon d'habiter qui suppose un lien avec les animaux, les plantes, les saisons, le relief, ... trouver des repères. Un chemin avec des haltes : des groupes se rassemblent, puis se dispersent.

L'hospitalité : le nomade est accueilli par les lieux. Les règles à suivre sont donc communes aux hommes, à la nature et aux autres créatures. Il y a une cohésion de l'ensemble et l'homme dépend de cette cohésion.

- **Le mode sédentaire d'habiter**

Le mode sédentaire est organisé autour d'un centre : grenier, grange, lieux protégés ; ensuite place du village, ville. Ce centre doit être défendu des voleurs, des animaux prédateurs et du temps. A partir du centre principal on va organiser géométriquement l'espace. On va devoir s'approprier l'espace, le diviser en propriétés privées ou collectives et le domestiquer. Ce qui était sauvage devient la chose de l'Homme. Dans l'histoire de l'humanité les deux modes nomade et sédentaire ont pu coexister.

Notre espace aujourd'hui, entre local et



global : Notre espace à nous connaît une tension entre le global et le local, qui se traduit par trois phénomènes : la mobilité, l'urbanité et la mondialité.

La mobilité ou plutôt les mobilités. Notre espace est constitué d'une multiplicité de centres, une multiplicité de repères. Un espace multipolaire où rien ne semble plus fixe et qui engendre toujours plus de déplacements. Nous habitons des réseaux de communication (le web = la toile). Nous habitons différents lieux. On fait société pour un moment à l'occasion d'une activité.

L'immobilité devient seulement une pause au milieu d'une mobilité constante. Les mobilités sont diverses : quotidienne pour le travail, occasionnelle pour les vacances ... Mais il y a aussi tous les types de migrations. La maison n'est plus que la résidence.

L'urbanité, à la fin du XVIII^{ème} siècle 8 % de la population vivait dans des villes. Aujourd'hui 56 % de la population mondiale vit dans des agglomérations urbaines. Cette urbanité pèse de plus en plus sur nos espaces ruraux.

La mondialité : il y a de plus en plus de tension entre le local et le global. Les territoires sont de plus en plus mondialisés. Un exemple en agriculture : la concurrence des produits cultivés à l'autre bout du monde qui arrivent beaucoup moins cher sur le marché français.

Sur un même espace géographique il y a une coexistence désormais entre plusieurs conceptions et usages du monde. Les cultures se croisent, se mélangent ou s'excluent. De même un patrimoine local peut devenir un lieu du monde global. Votre cathédrale sera davantage fréquentée par des touristes asiatiques que par des gens du territoire.

- **Questions sur notre mode d'habiter**

Il y a d'abord cette remise en question d'un trop-plein de mobilité, de la multiplicité des déplacements humains et marchands. On voit des efforts de relocalisation de l'industrie, de diminution de la circulation dans les villes, la réinvention de certaines professions, le télétravail ... Un goût retrouvé pour le local ; Réapprendre à nourrir une population sur un territoire donné. Retrouver le lien entre le sol, la demeure et la nourriture. Il y a cette tentative de retrouver le temps de la nature.

On voit aussi des recherches d'un tourisme de proximité, la réhabilitation de lieux de mémoire, réhabiliter les cœurs de villages. Ces réhabilitations réinscrivent les vies



individuelles et collectives dans une mémoire collective. Les monuments, les paysages donnent une identité. Ils ne sont pas seulement fonctionnels. Une des conséquences de la disparition des paysans (gens du pays !) a été la disparition de certains paysages. Il nous faut retrouver le lien avec

(oratoire de Germigny des prés 45)

L'histoire. Cette remise en question va de pair avec une protestation vis-à-vis d'une « culture de l'agitation ». C'est l'idée que nous nous faisons du progrès qui est interrogée. Au nom de la modernisation on a réduit le monde à des choses appropriables. Toutes les ressources naturelles ont été transformées en marchandises. Une certaine manière de conduire le progrès nous a mené à une culture de la destruction et du déchet.

3 – Retisser la communauté des vivants Nous devons réapprendre à habiter la Terre avec d'autres, la communauté des vivants c'est-à-dire les humains, les vivants non humains et la terre

- **La parabole du dernier homme**

Il ne reste plus qu'un être humain sur la terre et, avant de mourir il détruit tout ce

qui vit encore autour de lui. Comme il est le seul humain qui reste et si on juge à partir de la loi des hommes, comme il n'a de droits et de devoirs qu'envers d'autres humains il ne lèse personne. Pourtant on pressent bien que le tort qu'il cause aux plantes et aux animaux est un mal et un geste injuste. Il y a un champ moral, peut-être même juridique, qui concerne plus que la seule humanité. Nous avons des devoirs envers la nature, les plantes et les animaux et ils ont aussi des droits. Les êtres vivants autres que nous ne peuvent pas être réduits à leur seule utilité pour nous. Tout être vivant mérite le respect et le soin. Comme nous, tout être vivant déploie des stratégies, pour se conserver, se reproduire, pour s'adapter. Il y a de l'intelligence dans l'ensemble des êtres vivants.

Il y a donc un lien entre souci des humains, de la nature et des vivants non humains. Il y a donc une communauté du vivant !?

La communauté du vivant et des vivants.

Partons du phénomène de la Vie : La vie c'est un dynamisme qui rassemble une multitude d'êtres. Avec les théories de l'évolution on a appris que les vivants partagent beaucoup de choses, héritent les uns des autres (l'Homme descend du singe !). C'est l'unité du vivant. On peut ajouter que tout vivant a **lui-même** pour but. Toute vie est un élan qui résiste à l'inertie. Le contraire de la vie c'est l'inanimé, le rigide, le froid, c'est la mort ! Et pour continuer à exister tout vivant invente, se transforme, s'adapte. Il doit vivre aussi en symbiose avec d'autres vivants. Tout individu biologique est en interaction. Personne n'existe isolément. L'ensemble de la Terre peut être pensé comme un organisme vivant qui doit préserver ou

rétablir son équilibre pour continuer à être vivante, vivable.

- **Repenser l'identité humaine et notre place dans l'univers**

Ce qui est en cause aujourd'hui c'est l'anthropocentrisme. Notre culture a mis l'être humain au centre et au sommet de tout ce qui existe. Sous le prétexte qu'il a une conscience, une âme, une intelligence (Pascal disait : « l'homme est comme maître et possesseur de la nature »). La nature a été réduite à un ensemble de particularités matérielles, extérieures les unes aux autres, sans intériorité et n'ayant d'autre finalité que leur utilité pour nous. Repenser notre vie : la prétention de l'homme à assujettir les autres vivants est remise en cause. Les dualités homme / nature, homme / animal, nature / culture sont aujourd'hui remis en cause. Même entre humains nous n'avons pas cessé d'instaurer d'autres dualités marquées par des rapports de dominations et de soumission : Ami / ennemi, race blanche / races inférieures, sauvages / gens cultivés etc.

Pourquoi vouloir se distinguer comme supérieur ? l'identité serait-elle dans la discrimination ? Aujourd'hui cet anthropocentrisme est fortement interrogé. D'autant plus que nous pouvons être une catastrophe pour les autres êtres vivants les plus faibles et pour la terre elle-même. Notre puissance est le plus souvent destructrice.



Il nous faut penser l'Homme, l'identité humaine de façon relationnelle. Notre demeure c'est la relation

Comme le disait Bruno Latour l'urgence c'est d'atterrir ! réinterroger les frontières que nous avons posées entre nous, les autres êtres vivants, la terre et le cosmos.

La terre nous parle, elle a une musique. Nous devons réapprendre à écouter, retrouver un rapport sensible au réel, réapprendre la contemplation qui est le contraire de l'arraisonement. Par notre raison nous avons arraisonner la terre. La contemplation nous amène à une autre posture : reconnaître la Terre dont nous dépendons.

La Terre n'est plus seulement notre mère, elle est notre sœur, elle est même devenue notre fille : elle dépend de nous désormais. Nous devons retrouver un rapport de gratitude et de recueillement devant ce qui est.

« Qu'il est bon d'habiter la Terre tous ensemble ! »
.....

Un temps d'échange a suivi l'intervention de Jean-Yves Baziou. Retenons deux questions et les échanges qu'elles ont suscités :

Pourquoi l'homme s'est-il tant détaché de cette terre ?

Depuis au moins la renaissance le souci était de se libérer des contraintes et des aléas de la nature. On a mis nos techniques et notre science au service de cette libération. Il y a un retournement : on se dit qu'on ne pourra pas être libres et heureux, tout simplement humains, sans s'attacher à nouveau à la nature. On ne va pas remettre en cause les améliorations qui ont permis de vivre mieux, en meilleure santé, plus longtemps, ... Mais on sent bien qu'il y a un retournement nécessaire. Atterrir, retrouver un lien avec la terre !

A quoi s'est-il attaché ?

La fascination de l'objet ; de l'argent, du moins d'une certaine utilisation de l'argent. On s'est attaché à la technologie, à ce qui est visible

mais n'apparaît pas trop encore actuellement. Cette recherche du spirituel qu'il y a dans les jeunes générations. Il peut y avoir une protestation à travers une certaine recherche spirituelle ou religieuse, une prise d'écart par rapport à un modèle de vie.



Habiter la Terre : de la Bible à Laudato si

1 - la Bible : un étrange rapport aux lieux

Dans la Bible la manière d'habiter est une tension entre fixation et mouvement. C'est le symbole de la tente comme habitation : un abri souple et mobile. Le peuple hébreu s'est compris comme un peuple en marche. Son histoire commence par un exode. Il n'y a pas de point fixe mais une marche toujours reprise vers un autre lieu qu'on envisage comme meilleur, une terre promise, « un pays où ruisselle le lait et le miel » (*exode 3:8*). La plupart des personnages bibliques sont des déracinés, Adam et Eve, Abraham, Moïse ..., et Jésus. La Bible valorise le déplacement plus que la demeure fixe. Ce qui se transmet ce n'est pas une demeure, c'est un texte, un livre. Le nomadisme biblique est spirituel, animé d'un esprit, un élan, un souffle de vie. C'est un vent qui fait avancer, traverser la mer. Toute terre n'est jamais qu'un point de départ. Abraham quitte sa terre d'origine, la maison de son père, donc l'ordre établi. Israël va garder le souvenir de ce départ.

Dans la parabole de l'enfant prodigue celui qui est mis en valeur c'est celui qui a été capable de partir ; et est revenu mais plus tout à fait le même que celui qui était parti. Dans le passage de la transfiguration le lieu même de l'illumination doit être abandonné. L'illumination n'est pas l'aboutissement de l'expérience spirituelle. Il faut redescendre dans la plaine.

Cette mobilité fait bouger tous les repères : le paradis, le jardin, n'est pas à l'origine il est devant nous. On ne peut jamais revenir en arrière. Être humain c'est regarder devant. C'est désormais aux humains de faire de la terre un jardin. C'est pourquoi je n'interprète pas le premier texte de la Bible comme une chute mais comme une promesse. La Bible critique les installations définitives. A Babel les hommes ont voulu se rassembler dans un seul lieu. Ils ont été dispersés. Mais la dispersion n'a pas été un anéantissement ; elle a été féconde : un ensemencement de différences, diversité de culture, de langues.

Il n'y a pas de sacralisation d'un lieu dans la Bible. Dieu Lui-même n'est pas localisé. Il accompagne le peuple en chemin. Dieu habite dans nos relations quand nos relations assument la diversité humaine dans la paix.

La foi chrétienne n'est pas liée à un sol, à une race, à une ethnie. C'est une nouvelle naissance, l'ouverture d'un avenir. Tout homme, toute femme peut être chrétien quelle que soit sa nation d'origine. Les chrétiens vont se considérer comme libres de toute appartenance exclusive parce qu'ouverts à toute nouvelle relation et solidarité. On n'est tenu par aucune frontière. On peut donc se rassembler comme homme, femme, peuple. L'identité humaine n'est pas pensée comme un acquis mais comme un devenir.

Les premières églises vont naître dans les maisons. La maison sera la cellule de base des Églises, pendant trois siècles.

Mais l'Église va quand même composer assez rapidement avec la sacralisation de certains lieux. On va passer au IV^{ème} siècle des maisons aux basiliques. Les Églises vont retrouver le désir d'installation, la centralité (Rome !), la sédentarité.

2 – le tournant cosmologique de l'Église

L'Église catholique reconnaît officiellement l'urgence écologique ; elle est au diapason des analyses concernant l'anthropocène (le fait que nous ne rendons plus la terre plus habitable). Notre puissance abîme la terre et ça se retourne contre nous.

Après avoir vanter le fait de dominer la nature nous admettons que nous sommes imbriqués dans le vivant. En raison de la démographie et des technologies l'humanité est devenue une « force géologique » qui modifie certains processus planétaires, par exemple le climat. L'action de l'homme pèse désormais sur l'histoire de la terre.



Voilà pourquoi l'Église rejoint la critique de l'anthropocentrisme. Mais c'est aussi l'anthropocentrisme chrétien qui est critiqué, y compris dans l'Église, par exemple dans le poème de la création où Dieu dit à l'homme : « remplissez la terre et dominez-la ! » On a pu interpréter cette domination dans le sens d'un despotisme de l'homme sur la terre et sur les autres vivants, d'un pouvoir sans retenue. On pouvait donc réduire la nature à n'être qu'un stock de ressources.

Mais il y a une autre lecture possible :

Après avoir créé, Dieu contemple la création. La terre est une créature « créatrice » : la terre produit les êtres vivants, un foisonnement diversifié. Chaque créature participe à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu et tout vivant lui doit son existence. Il y a le pacte de l'arc en ciel : « j'ai mis mon arc dans les nues

comme signe d'alliance entre Moi et la terre » (*gen 9.13*). Dieu bénit la terre avant de bénir l'homme.

Mais la terre est témoin de la violence humaine, du premier fratricide.

La terre a des droits, le droit au repos : le shabbat n'est pas que pour les humains « pendant 6 ans tu sèmeras ton champs ... la septième année sera une année de repos pour la terre » (*lev. 25*)

Tous les 7 ans la terre est libre de toute intervention humaine. Elle se régénère, retrouve sa fécondité.

Ceci nous conduit à penser un autre rapport à la terre. Si on la méprise elle devient un désert. Après le despotisme il y a deux possibilités :

On peut penser l'homme comme intendant, jardinier, gardien de la création, respectant les autres vivants, leur accordant une valeur.

Mais on peut aller plus loin, vers une co-citoyenneté de tous les vivants car l'humain est fait de la même étoffe que tous les vivants.

Tous les vivants issus du même créateur peuvent être appelés nos frères et nos sœurs. « Elargis l'espace de ta tente » (*Isaïe. 54*) c'est-à-dire élargis l'espace de ta charité. Il faut dilater la charité au périmètre de la terre.

Ça nous engage à penser le salut **sur** cette terre, redonner son originalité et ses conséquences pratiques à une spécificité de la vision chrétienne : l'incarnation. Dieu est dans sa création. Il est dans le flux du vivant ; il est sur cette terre ; il est venu l'habiter.

St Paul évoque une réconciliation cosmique « c'était Dieu qui, en Christ réconciliait le monde avec lui-même » (*2^{ème} lettre aux corinthiens*)

C'est bien de cela qu'il s'agit. Dans une situation où la vie est menacée à cause du

désordre dû à la réaction de la terre à nos actions cette réconciliation n'est pas seulement une image, c'est une exigence et une urgence. La vision spirituelle est en train de rejoindre la réalité.

3 – Qu'est-ce que la foi chrétienne peut apporter ?

Elle peut apporter une parole spirituelle, une parole chrétienne, une parole qui a le pouvoir de transformer ceux à qui elle s'adresse. Mais à deux conditions : quand elle atteint la conscience et quand elle est écoutée. Elle s'adresse aux consciences, à la décision personnelle.

Mais par où passe cette parole ? Où sont les ressources spirituelles ? Il faut noter que cette parole résonne au milieu de beaucoup d'autres (scientifiques, technologiques, politiques ... associatives pour l'écologie)

Une religion relève d'une rationalité humaine, une réalisation de notre esprit. Une religion peut mobiliser ses ressources propres pour apporter sa contribution à la résolution d'un problème commun.

Nos ressources :

- Notre tradition où se dégage des conceptions du monde, des visions du temps, des savoir-faire avec la nature (voir l'art des moines d'habiter la nature, l'articulation entre spiritualité monastique et manière d'habiter la nature)
- Des textes socles, des manières de travailler l'intériorité, des symboliques, des conceptions de l'homme

Aujourd'hui personne n'est de trop pour sauver l'humanité et la terre avec elle.

Notre époque est favorable pour changer de regard sur les religions, les traditions, les mythes anciens qui peuvent avoir un impact aussi contemporain que les autres savoirs. Le présent est habité par les autres âges. On vit

toujours avec des vérités et des savoirs venus du passé. Notre époque est multi temporelle, dans notre présent il y a du passé.

Comme le suggère *laudato si*, il y a un lien entre la défense des diverses victimes du monde. *Laudato si* articule écologie et justice sociale : la terre qui est victime crie sa souffrance et les pauvres, victimes du mal qu'on fait à la terre crient également. Ce sont les deux clameurs qu'il faut entendre

Nous sommes conduits à un art de contempler plutôt que dominer, laisser venir les choses à soi pour mieux les connaître, les écouter. La contemplation c'est le respect de l'autre comme quelque chose qui m'est offert j'ai à le recevoir comme un don (on peut ici renouer avec le sens de la grâce : tout nous a été donné !)

Tout ce qui est nous renvoie à ce don premier. Tout nous invite à respecter un commandement nouveau :

« Aime la terre comme toi-même ! »

Intervention et fil rouge spirituel de Jean-Yves Baziou, théologien et sociologue, lors de la session régionale de formation du CMR à Romorantin les 19 et 20 octobre 2023

